

Wilhelm von Humboldt et l'anthropologie comparée

Paola Giacomoni

La méthode comparée, de la métamorphose des espèces animales, à l'os intermaxillaire et à la physionomie des végétaux

« En anatomie comparée, on explique la constitution du corps humain en examinant des animaux. De même, dans le cadre d'une anthropologie comparée, il est possible d'établir les particularités propres au caractère moral de chacun des différents types d'hommes, puis en les comparant, de porter sur eux un jugement »¹. Une science médicale, l'anatomie, se présente ici comme modèle de l'anthropologie : il n'y a pas de contradiction, d'opposition ou de distanciation mais une analogie directe. Le lien est constitué par la méthode comparatiste, par la comparaison. Des corps différents sont placés directement sur le même niveau que des peuples différents. Plus encore, la comparaison de corps humains et de corps animaux s'appuie sur la même structure qui fonde ensuite le processus de comparaison entre des caractères moraux. La signification immédiate est clairement reconnaissable : ce qui importe ce sont les différences, et l'accent est mis sur tous les phénomènes qui constituent une physionomie spécifique et qui sont fortement individualisés. Plus quelque chose est différencié, mieux la comparaison pourra se développer et plus elle sera fine. Si la différence entre corps humain et corps animal peut être un modèle pour la différence entre des données anthropologiques, il apparaît que la différence, à laquelle Humboldt se rapporte, peut être de taille et n'est donc pas à comprendre comme une nuance, mais comme une différence maximale inattendue.

Les recherches humboldtiennes sur des peuples spécifiques comme les Basques ou d'autres cultures « exotiques » comme celles des Indiens, dans les textes sur la Bhagavad-gita ou sur le kavi de l'île de Java, sur les langues mexicaines

1. W. v. Humboldt, *Plan d'une anthropologie comparée*, in : Humboldt, *Le dix-huitième siècle, Plan d'une anthropologie comparée*, Traduction de Christophe Losfeld, Introduction de Jean Quillien, Presses Universitaires de Lille, 1995, p. 161.

et la langue chinoise dans ses écrits linguistiques, montrent très clairement les directions très variées dans lesquelles ses recherches s'étendirent. Comme nous pouvons le constater, l'idée directrice est que la différence est un avantage et non un obstacle, et que la comparaison est toujours d'autant plus efficace que l'on travaille sans frontières, sans barrières et sans préjugés. Le *Plan d'une anthropologie comparée* l'exprime clairement :

« Il ne suffit point qu'une anthropologie comparée nous apprenne à différencier les caractères humains. Elle doit contribuer aussi à instaurer entre eux des différences plus fondamentales encore et parvenir à exploiter de manière plus systématique celles qui existent déjà.

Mais est-il réellement avantageux de savoir distinguer davantage les caractères ? Et multiplier la diversité des formes du caractère, n'est-ce pas empêcher la culture, le goût et les mœurs d'accéder à une juste objectivité ? Pour la plupart des hommes, ces deux questions restent encore ouvertes. [...] On doit peut-être regretter la différence qui existe entre les formes des caractères. Elle est parfois fâcheuse, mais elle est absolument inéluctable. La question est de savoir s'il faut abandonner au seul hasard le soin de façonner les caractères, ou s'il est possible, en les gouvernant par la raison, de les transformer en propriétés originales. Et ici, on ne saurait tolérer plusieurs réponses². »

Ce point de vue était déjà clairement posé dans le célèbre *Essai sur les limites de l'action de l'État* de 1792. La thèse historiographique de Humboldt est que dans les États modernes la diversité des conditions dans lesquelles les individus développent leurs activités, est déterminante : par rapport aux vieilles nations, dont les efforts étaient dirigés vers une formation de l'homme visant à en faire un membre d'une communauté politique, les États modernes sont fondés sur l'idée de l'individualité de l'homme, qui implique la liberté et l'affranchissement par rapport aux barrières externes. « Toutefois l'extension des forces humaines exige encore une autre condition qui se relie étroitement à la liberté, la diversité des situations. L'homme, même le plus libre, le plus indépendant, quand il est placé dans un milieu uniforme, progresse moins³. » C'est un fait bien connu, et ceci non sans raison, que la diversité des situations dans l'ère moderne est très importante pour Humboldt aussi d'un point de vue politique. Ce n'est pas seulement la particularité, mais aussi le caractère unilatéral de l'énergie individuelle, qui sont indispensables dans la modernité et ils constituent d'après Humboldt, malgré les difficultés que cela peut comporter, la raison de la supériorité des États modernes par rapport aux États antiques. Même la « lutte des forces » des hommes peut être envisagée de manière positive, si elle se révèle une conséquence de la liberté et de la diversité des situations. Les tendances au conflit dans la société peuvent également jouer un rôle positif, lorsqu'il est nécessaire de garantir la différence des individualités et de permettre finalement une « association formatrice » entre la partie et le tout, c'est-à-dire entre individu et État.

2. *Ibid.*, p. 169-170.

3. W. von Humboldt, *Essai sur les limites de l'action de l'État*, Traduction de l'allemand par Henry Chrétien (1867) révisée par Karen Horn, Préface de Alain Laurent et Karen Horn, Paris, 2004, p. 27.

Le libéralisme de cet Essai est trop célèbre pour le souligner encore. Mais on peut ajouter ici une indication importante. Comme la recherche l'a prouvé ces dernières années⁴, Humboldt est un des rares savants et hommes politiques de cette période en Allemagne à avoir profité des ouvrages politiques de l'École écossaise. La signification de l'« humanisme civique » (civic humanism) d'Adam Ferguson semble avoir été mieux intégrée à sa pensée politique par Humboldt que cela n'était le cas chez d'autres philosophes de cette époque. Par opposition aux interprétations erronées, assez répandues, du langage politique des Lumières écossaises, le jeune Humboldt semble avoir bien compris l'idée d'« autoformation civiquement active » (civically active self-cultivation) qui l'influença considérablement et devint, à côté d'autres, un point de départ de sa réflexion politique. L'« activité » et la « différence des situations » sont à ramener aussi à cet arrière-plan qui n'est pas toujours perçu.

La comparaison dont il est question dans le *Plan d'une anthropologie comparée*, possède toutefois encore d'autres caractéristiques marquantes : les objets en sont les espèces humaines et le mot « espèce » indique bien qu'il s'agit d'objets physiques. Il ne s'agit pas en principe de peuples ou de nations, mais de tribus, de groupes humains, qui sont reconnaissables à des traits physiques. On sait que les frères Humboldt fréquentèrent pendant leurs études à Göttingen durant les années 1788-89 les cours du célèbre spécialiste d'anatomie Justus Loder, qui furent très importants aussi pour Goethe, et que la méthode comparatiste jouait également un rôle important en anatomie chez Johann Friedrich Blumenbach. Tout le milieu intellectuel de Göttingen portait cette empreinte : on faisait des recherches sur les races humaines, on discutait les critères physiques et culturels à partir desquels les divers groupes humains ou peuples pouvaient être comparés. L'importante collection de crânes existant à Göttingen témoigne des recherches empiriques et expérimentales que différents savants entreprirent à cette époque concernant leurs rapports. Les prises de position étaient diverses, mais la méthode était clairement définie : la comparaison des corps, et surtout des crânes, pouvait être utilisée comme un critère fondamental pour déterminer des différences ainsi que des hiérarchies de valeur entre groupes humains et races.

Avec son frère Alexander, et sans doute grâce à son talent scientifique et à son intérêt pour ces questions, Wilhelm se rapprocha durant les années passées à Göttingen de ce vaste débat auquel participèrent tous les grands représentants de la science de l'époque. L'un des noms les plus intéressants dans cette controverse savante était celui de Peter Camper. Cet anatomiste hollandais avait des relations directes avec Göttingen et son œuvre sur la différence naturelle des traits du visage chez l'homme fut traduite en allemand en 1792 par Thomas Sömmerring. Très importants, et cités par Humboldt dans *Le dix-huitième siècle*, étaient également les deux discours que Camper tint en 1778 à l'Académie de Dessin d'Amsterdam et dans lesquels il traitait de l'analogie entre le corps humain et celui des animaux

4. F. Oz-Salzberger, *Translating the Enlightenment : Scottish Civic Discourse in Eighteenth-Century Germany*, Oxford, 1995 ; et B. Vick, *Of Basques, Greeks, and Germans : Liberalism, Nationalism, and ancient republican Tradition in the Thought of W. Von Humboldt*, in : *Central European History* 40 / 2007, p. 653-681.

à quatre pattes et même des oiseaux et des poissons. L'idée directrice en était que l'homme n'est pas à considérer dans la nature comme une apparition qui fait exception, mais comme partie essentielle de cette dernière : il est le plus beau des animaux à quatre pattes⁵. Derrière cette prise de position il y avait la figure importante de Linné, qui dans son *Systema naturae* avait classé explicitement et systématiquement l'homme, non sans surprendre beaucoup de monde, dans la catégorie des « quadrupèdes ». Ce que Camper proposait dans ces discours, c'était une méthode permettant de métamorphoser différentes espèces animales, depuis le cheval jusqu'au chien et depuis le poisson jusqu'à l'homme, grâce à une technique de dessin. En s'appuyant sur quelques points fixes, comme la forme de la colonne vertébrale, du cou et des membres antérieurs ou postérieurs, il montrait comment il était possible d'interchanger les proportions et les positions des parties du corps sans en modifier la structure. Cette dernière était clairement reconnaissable chez les différents vertébrés et ceci semblait prouver une thèse importante : la diversité externe de la nature n'était pas un hasard et n'était pas non plus dépourvue d'explication, elle correspondait à une structure fondamentale qui reliait l'homme à l'animal sans pour autant nier les différences. La thèse était accompagnée de dessins, dans lesquels la méthode était représentée non pas dans ses moindres détails, mais tout de même assez clairement. Ce qui rendait, par conséquent, les différences intéressantes, c'était que de leur comparaison on pouvait tirer une structure commune.

Ceci devait susciter l'intérêt immédiat de Goethe, qui durant ces mêmes années travaillait à son essai sur l'os intermaxillaire chez l'homme, et étudia plus tard aussi le type dans le règne animal, rassemblant à cette fin quantité de données empiriques. Pour localiser un os précis chez l'homme, il devait d'abord l'observer chez de nombreux animaux, parmi lesquels le singe, le lion, le *Trichecus rosmarus* etc. Seule la comparaison des différentes formes et tailles de l'os pouvait contribuer à le faire reconnaître dans le crâne humain, bien qu'il s'y soit « soudé » avec celui qui se trouve à côté de lui. Ce travail sur l'os intermaxillaire joua un grand rôle pour Goethe qui était fier d'avoir trouvé ainsi la preuve que l'homme aussi était soumis aux règles de la nature. Comme on le sait, cet écrit ne rencontra cependant pas d'écho chez les spécialistes, notamment chez Blumenbach et Camper. Cette étude paraissait bien trop spécialisée et étrange pour un poète qui, pour cette raison, se vit traité en dilettante. Goethe renonça par conséquent à la publication de ce texte. Elle ne lui parut possible que trente ans plus tard dans les *Cahiers de morphologie* comme témoignage d'une vie de chercheur.

Le plus important dans cet essai est la méthode comparative que Goethe devait en partie aussi à la collaboration aux *Fragments sur la physionomie* de J.C. Lavater de 1775, une collaboration qui lui donna l'occasion d'observer de nombreux crânes d'animaux et de les interpréter de manière « physionomique ». Ce qui l'intéressait vraiment, c'était moins les caractères internes des animaux ou de l'homme comme chez Lavater, que les formes du front et des mâchoires, la

5. P. Camper, *Deux discours sur l'analogie qu'il y a entre la structure du corps humain et celle des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons* (1778), in : *Œuvres*, Tome 3, Paris, 1803, p. 335.

taille de la mâchoire inférieure, la position et la forme des dents et d'autres traits externes. En observant ces formes naturelles et en appliquant la méthode comparative de Lavater, il put se forger un instrument pour reconnaître les ressemblances et les différences et pour contribuer à élaborer petit à petit une théorie du type animal. Humboldt découvrit ces recherches goethéennes non pas seulement par l'intermédiaire d'Alexander, mais aussi directement pendant les années 1794 à 1797, alors qu'il vivait à Iéna et entretenait des liens personnels avec Goethe.

Derrière tout ceci se trouvait aussi, comme nous l'avons dit, une figure importante de la science allemande qui, grâce à son autorité, influença tout le milieu savant de Göttingen et même en partie le débat international. Goethe citait à plusieurs reprises dans ses écrits le fondateur de l'anatomie comparée moderne et de l'anthropologie physique, Johann Friedrich Blumenbach. Kant le prenait en compte dans sa *Critique de la faculté de juger* comme un des points de départ les plus importants de sa méthode de recherche téléologique. Thomas Sömmerring, Georg Forster, Christian Meiners et Herder, ainsi que plus tard les savants français de la Société des Observateurs de l'Homme, le considéraient comme le pilier de la recherche scientifique sur l'homme à la fin du dix-huitième siècle⁶. Son œuvre *De generis humani varietate nativa* fut publiée pour la première fois en 1776, l'édition la plus importante étant toutefois celle de 1795. L'étude des caractères de l'espèce humaine était opérée ici en première ligne de manière comparative : il fallait tenir compte de la forme externe, de la structure interne, des différentes fonctions et maladies du corps, ainsi que des capacités de l'esprit, pour pouvoir juger la position de l'homme dans le monde. Le rôle de l'anatomie comparée et de la physiologie était décisif ici. Toute la discussion sur les races, qui se développa en grande partie mais non pas exclusivement à Göttingen entre les savants nommés plus haut, trouva ici une de ses principales racines. La collection de crânes fut commencée pour guider les recherches empiriquement et les orienter par rapport à un centre de gravité. Le point de départ était toujours l'idée qu'une souche originelle s'était développée progressivement, par épigénèse, dans différentes directions et avait produit au fil du temps des races différentes. Cette souche possédait une peau blanche et correspondait à la race caucasienne. Il en découla des interprétations diverses. Certaines – elles étaient nombreuses – défendaient avec de nets accents eurocentriques la supériorité de la race blanche, comme c'était le cas chez Meiners et en partie aussi chez Kant. D'autres argumentaient tout au contraire dans un sens hétérocentrique et dans un attachement à une version nettement radicale des Lumières, comme c'était le cas chez Georg Forster⁷.

6. Concernant le rôle de Blumenbach, voir : L. Marino, *I maestri della Germania. Gottingen 1770-1820*, Turin, 1975 ; T. Lenoir, *The Strategy of Life, teleology and mechanics in nineteenth century German biology*, Dordrecht et al., 1982 ; S. Fabbri Bertoletti, *Impulso formazione e organismo : per una storia del concetto di Bildungstrieb nella cultura tedesca*, Florence, 1989 ; et A. De Cieri (éd.), *Impulso formativo e generazione*, Salerno, 1992.

7. Voir F. Dougherty, Christoph Meiners und Johann Friedrich Blumenbach im Streit um den Begriff der Menschenrasse, in : G. Mann, F. Dumont (éds.), *Gehirn-Nerven-Seele. Anatomie und Physiologie im Umfeld Thomas Sömmerrings*, « Sömmerring-Forschungen » VI, Stuttgart, New York, 1990, p. 221-279.

Cette orientation prit de l'importance par la suite aussi pour Alexander von Humboldt qui, lors de son grand voyage en Amérique du Sud au tournant du siècle, traita toute la nature d'un point de vue comparatiste. En raison d'une méthode comparée qui était reliée directement aux recherches scientifiques de Blumenbach et à la morphologie de Goethe, Alexander put décrire systématiquement les pays tropicaux et admirer en eux, au lieu du chaos et de la confusion, une beauté ordonnée qui semblait représenter toute la diversité de la nature. Les différents types de paysage qu'il décrivait de manière détaillée dans la *Géographie des plantes* et dans la *Physionomie des végétaux* et qu'il présenta au public tout de suite après son voyage, se trouvaient tous dans les pays tropicaux sous les différentes latitudes et longitudes se situant dans la zone entre le 10e degré Nord et le 10e degré Sud de l'équateur. Les pays tropicaux lui apparurent comme une grande archive de la terre, un répertoire de toutes les formes et de tous les paysages de la nature dans lequel les différences étaient clairement visibles et pouvaient être examinées isolément au lieu d'être mélangées de manière chaotique et disharmonieuse. Une physionomie des plantes était possible comme nouvelle science hors d'Europe, là où la diversité de la nature ne pouvait être interprétée comme masse disséminée mais comme un tout ordonné qui pouvait influencer également une nouvelle peinture de paysage⁸.

Alexander vécut très longtemps à Paris et Wilhelm y retourna, après le premier voyage de 1789, en 1797 pour un séjour qui dura jusqu'en 1801. Il y fréquenta entre autres le cercle des Idéologues, dont certains des membres, comme Bougainville, Condillac, Destutt de Tracy, Cabanis, Degerando et Volney, fondèrent à la fin de l'année 1799 la Société des Observateurs de l'homme. Comme il a été clairement prouvé⁹, Humboldt fut confronté dans ce milieu à une méthode qui abordait l'anthropologie et l'ethnologie non pas seulement d'un point de vue philosophique général, mais en se fondant sur une attitude scientifique définie avec précision. Cette méthode était pour l'essentiel comparative et parmi les objets effectifs de la recherche comptaient également les peuples extra-européens qui étaient comparés entre eux et éventuellement aussi avec les anciens Grecs, souvent sur la base de connaissances directes collectées durant des voyages. On a défendu sur ce point la thèse que tous les écrits linguistiques de Humboldt, auxquels il consacra les années qui suivirent, sont à envisager sur cet arrière-plan qui va de Condillac à Degerando¹⁰. Les spécialistes sont toutefois majoritairement d'avis que dans ce domaine il ne faut pas accorder une importance exagérée au rôle du séjour parisien, premièrement parce que l'utilisation de la méthode comparée en anthropologie était définie avant ce dernier, deuxièmement parce que la tradition allemande joue chez Humboldt un rôle décisif, bien que non exclusif, aussi bien en

8. Sur ce point voir P. Giacomoni, *Il laboratorio della natura. Paesaggio montano e sublime naturale in età moderna*, Milan, 2001, p. 202-218 ; O. Ette et al. (éds.), *Alexander von Humboldt. Aufbruch in die Moderne*, Berlin, 2001.

9. S. Moravia, *La scienza dell'uomo nel Settecento*, Bari, 1970.

10. H. Aarsleff, Guillaume de Humboldt et la pensée linguistique des Idéologues, in : A. Joly, J. Stéfani (éds.), *La Grammaire générale des Modistes aux Idéologues*, Publications de l'Université de Lille III, 1977, p. 217-241.

anthropologie qu'en linguistique. Il ne faut pas oublier cependant que ce n'est certainement pas un hasard si Humboldt entreprit son voyage à travers le pays Basque après le séjour à Paris. Ce voyage est à considérer comme un tournant important de ses recherches vers une réflexion sur la diversité des caractères et des langues fondée empiriquement¹¹.

Pour résumer, on pourrait dire que le monde scientifique dans son ensemble était enclin au tournant du siècle à utiliser pour ses recherches une méthode comparative. Mais ceci ne nous explique pas encore comment Humboldt intégra toutes ces influences et ces discussions en une théorie propre.

L'étude des types, ou les possibilités et les apories d'une caractéristique de la force interne

Dans les deux essais inachevés rédigés durant les années 1796-97, le *Plan d'une anthropologie comparée* et *Le dix-huitième siècle*, on peut noter une première différence : l'objet de la recherche anthropologique y est la particularité du caractère d'une nation et non son unilatéralité. Cela signifie que ce qui est digne d'intérêt, ce n'est pas ce qui s'éloigne de l'idée générale d'humanité comme une forme de dégénérescence, mais ce qui, avec son individualité ou sa spécificité, enrichit le tout, ajoute un nouvel aspect et ce faisant le renouvelle de l'intérieur. Ce n'est pas le produit du hasard, l'irrégularité ou le non-conventionnel qui constituent des cas intéressants pour l'anthropologie, mais une individualité très développée et très « pointue » comme par exemple celle des Basques. Humboldt parle ici pour la première fois d'un « type général »¹² : « Son objet [l'objet de l'anthropologie] ne relève pas de la nature, puisqu'elle est en quête de quelque chose d'inconditionné, d'idéaux. Il est possible, toutefois, de rapporter ces idéaux à des individus ou à des objets d'expérience, et de les leur présenter comme le but à atteindre¹³. » Cela exige un certain niveau de « formation », de « culture » (*Bildung*) qui transparait dans les mœurs ou dans la langue et que certains peuples, mêmes européens, ne possèdent pas. L'exemple des Suisses est ici surprenant. Malgré un lien intéressant avec la nature, on peut dire des Suisses selon Humboldt que leur « rôle n'a été vraiment décisif ni dans la culture ni dans les progrès de notre continent »¹⁴. Plus sévèrement encore sont jugés les Russes et les Turcs qui, en tant que nations non-cultivés, se situent en Europe tout à fait en bas de

11. J. Trabant, La critique de l'arbitraire du signe chez Condillac et Humboldt, in : W. Busse, J. Trabant (éds.), *Les Idéologues. Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*, Amsterdam et Philadelphia, 1985 ; D. Di Cesare, *Introduzione a Humboldt, La diversità delle lingue*, Bari, 1991, p. XIX-XX.

12. W. v. Humboldt, *Plan d'une anthropologie comparée*, in : Humboldt, *Le dix-huitième siècle, Plan d'une anthropologie comparée*, Traduction de Christophe Losfeld, Introduction de Jean Quillien, Presses Universitaires de Lille, 1995, p. 162.

13. *Ibid.*, p. 175.

14. *Ibid.*, p. 164.

l'échelle¹⁵. En raison de leur manque de « culture » (*Bildung*) ils n'ont pas encore atteint ce degré où les individualités se fondent les unes dans les autres et où, par la même, naît une physionomie précise, philosophiquement définie comme idéale et déterminante pour le tout.

D'après de nombreux avis, Humboldt doit à Goethe le concept de « type » qui jouera un rôle si important dans ses écrits linguistiques. La signification de ce mot chez Humboldt, telle qu'elle a été dégagée précédemment, explique cependant tout autant la parenté que la distance par rapport à l'utilisation qu'en fait Goethe. Il est indéniable que dans les essais de Goethe sur l'anatomie comparée des années 1790, le type apparaît comme un outil scientifique décisif, mais c'est la manière dont il l'utilise qui rend visible la différence. Le type d'un animal ou la feuille d'une plante sont à comprendre chez Goethe comme le général ou l'invariant : dans le règne animal cela correspond à l'agencement de toutes les parties du corps qui sont par exemple attribuables à toutes les espèces de quadrupèdes. Sans exister vraiment, le type fonctionne comme moyen heuristique, comme image d'ensemble servant à définir ce que les animaux d'une même classe ont en commun. Ce sont dans ce cas précis les parties indispensables du squelette des quadrupèdes que l'on trouve dans toutes les espèces et qui, pour cette raison, mettent en évidence un lien universel et constituent le type. Chez Humboldt, au contraire, c'est la particularité d'un caractère ou d'une langue qui peut être qualifiée de type. Ce dernier correspond à la différence spécifique, qu'il faut envisager comme « individualité ». Pour le dire autrement, cette différence correspond à la manière isolée, individuelle d'interpréter le tout. Cela veut dire que la méthode comparée souligne chez Humboldt plutôt ce qui se distingue que ce qui reste identique chez les différents exemplaires. C'est le spécifique, le particulier qui peut être qualifié de « type » d'après Humboldt, et non les traits généraux communs au monde animal et végétal. Pour cette raison, il y a pour Humboldt de nombreux types dans chaque règne, pour Goethe un seul.

En dépit des influences multiples que Humboldt reçut des recherches goethéennes sur la nature, en dépit de la proximité et des contacts personnels entretenus durant de nombreuses années avec le poète et penseur de Weimar, l'anthropologie de Humboldt parle une autre langue et utilise une autre constellation de concepts que ce dernier. Ce qui manque dans les écrits morphologiques de Goethe, c'est cette métaphysique de la force qui dans tous les écrits de Humboldt, au contraire, occupe une place centrale et se relie directement à l'insistance sur la différence : « En revanche, c'est l'originalité qui engendre la force, l'esprit d'invention et l'enthousiasme, et si l'esprit ne s'aventurait spontanément hors des chemins battus, rien de grand n'aurait été créé jusqu'ici »¹⁶.

Le caractère et l'énergie intérieure sont directement liés pour Humboldt. Même le degré de force de caractère apparaît cependant à ce dernier comme un outil de mesure insuffisant pour porter un jugement sur quelque chose. Ce qui est décisif, c'est le mouvement ou jeu des forces, leur effet réciproque, leur rapport

15. *Ibid.*, p. 181.

16. *Ibid.*, p. 169-170.

dynamique. Il ne s'agit pas ici de définir la tendance majoritaire d'une individualité ou de souligner sa force la plus nette. Cela signifierait qu'on n'observe et ne prend en compte que le résultat final, et non le rapport complexe qu'entretiennent entre eux les éléments dynamiques, dont le jeu est le seul véritable objet d'une bonne définition du caractère¹⁷. Il ne s'agit pas ici d'une « faculté » statique, la méthode juste que Humboldt esquisse de manière fragmentaire dans son essai *Le dix-huitième siècle*, consiste dans la description d'une activité, d'un processus dynamique, dans lequel se déploient les différents aspects d'un caractère.

Le lien avec la célèbre distinction entre *Energeia* et *Ergon*, qui se trouve déjà dans les premiers écrits politiques des années 1790 et qui est caractéristique de la philosophie du langage humboldtienne, apparaît clairement ici. Il ne faut juger ni les hommes ni les peuples d'après leurs œuvres, mais en se fondant sur la force intérieure spécifique qui met tout en mouvement, qui produit chacun des résultats et dont découlent toutes les réalisations concrètes. Souvent le résultat effectif dépend du hasard. Ce qui compte, c'est donc plutôt le processus qui y a conduit et dans lequel on peut reconnaître une physionomie typique et ses signes distinctifs essentiels. Dans un langage rappelant presque celui des sciences exactes, Humboldt déclare qu'il n'y a pas dans la nature de temps mort¹⁸ et que pour étudier en profondeur les forces, on peut suivre certains critères : on peut tenir compte par exemple de l'intensité, de la durée, de la vitesse et de la direction d'une force, ainsi que de la fréquence des rapports aux autres. C'est l'action réciproque que les forces exercent l'une sur l'autre, qui détermine la particularité d'un caractère. Cela signifie que la dynamique de la nature permet l'identification d'une individualité significative.

Le caractère national français constitue dans ce contexte un cas intéressant. Souvent l'on a cherché à savoir si ce qui prédomine chez les Français, est le pouvoir d'imagination ou la raison, la justesse du raisonnement ou la vivacité (Witz) de leur imagination. Mais c'est une erreur que d'observer les composantes du caractère. Si l'on se concentre plutôt sur la manière d'agir, on ne manquera pas d'obtenir une image claire et bien définie. Humboldt écrit à ce sujet : « Le caractère national des Français [...] présente une vivacité qui ne s'exprime jamais bien longtemps, mais qui s'excite facilement et pousse à agir vite. De plus, cette vivacité est liée à une habileté froide et réfléchie qui les conduit à agir vers l'extérieur plus qu'à ruminer leurs pensées, leurs raisonnements et leurs sentiments »¹⁹. Les éléments énergétiques ont donc une importance déterminante pour pouvoir comprendre le caractère et par la même l'histoire d'un peuple.

Beaucoup de choses ont été écrites concernant cette notion de force²⁰. De grands noms, d'Aristote à Leibniz, racontent une longue histoire. Je ne souhaite

17. W. v. Humboldt, *Le dix-huitième siècle*, in : Humboldt, *Le dix-huitième siècle, Plan d'une anthropologie comparée*, Traduction de Christophe Losfeld, Introduction de Jean Quillien, Presses Universitaires de Lille, 1995, p. 95 sq.

18. *Ibid.*, p. 98.

19. *Ibid.*, p. 103-104.

20. L. Jost, *Die Auffassung der Sprache als Energeia*, Berlin, 1960 ; D. Di Cesare, *Die aristotelische Herkunft der Begriffe Ergon und Energeia in Wilhelm von Humboldts Sprachphilosophie*,

ajouter ici que quelques éléments de manière synthétique. À côté de nombreuses autres influences, l'écrit célèbre de Blumenbach sur la pulsion formatrice (*Über den Bildungstrieb*, 1781) fut certainement essentiel pour Humboldt. Blumenbach y parle d'une force spécifique qui agit de manière non mécanique dans les êtres vivants dès avant leur naissance et qui est à distinguer qualitativement des diverses forces de l'organisme comme l'irritabilité ou la sensibilité. De cette force dépend la conservation de la forme et la reproduction de cette dernière en cas de destruction. Il s'agit donc d'une pulsion effective, téléologiquement orientée qui porte en latin le nom de *nisus formativus* et qui fut, comme on le sait, très importante pour la partie téléologique de la *Critique de la faculté de juger* kantienne. Sans entrer dans le détail de cette relation compliquée, je n'ajouterai ici qu'une seule remarque importante. Le terme de « pulsion formatrice » (*Bildungstrieb*) est défini par Blumenbach de la manière suivante : il faut le comprendre comme une force dont l'effet permanent est reconnaissable dans les phénomènes de l'expérience, mais dont la cause est définie, tout comme celle des autres forces universelles reconnaissables (visibles), comme « *qualitas occulta* »²¹. Comme on le sait, c'est Newton qui se trouve derrière cette thèse qui initia toute une tradition de recherche²². Dans les *Principia mathematica* Newton ne voulut pas offrir d'hypothèse concernant la cause de la gravitation, mais déclara explicitement que la seule mission de la science consistait à connaître la loi mathématique expliquant avec une exactitude incontestable les mouvements des corps. Citant explicitement ce modèle, Blumenbach travaillait empiriquement sur les phénomènes relatifs aux êtres vivants et pouvait en déduire l'effet d'une force interne qui n'était cependant pas directement reconnaissable. Il ne faut pas sous-estimer la manière dont la science newtonienne prit pied dans le monde savant européen. Les interprétations « créatrices » auxquelles elle donna lieu dans tous les domaines scientifiques, des Lumières jusqu'au Romantisme, ont été amplement étudiées²³. La position parallèle de Blumenbach dans le domaine des sciences de la vie fut décisive, surtout en Allemagne. Humboldt peut certainement être considéré comme un héritier de cette tradition. Les problèmes qui en découlaient n'étaient cependant pas faciles à résoudre.

Dans son essai *Le dix-huitième siècle* Humboldt propose comme ultime indication pour « l'observateur de l'homme », la chose suivante : « [...] en décrivant un caractère, qu'on commence toujours par ce qui apparaît immédiatement aux sens, à savoir les actions et les extériorisations, avant de passer à ce qui est moins manifeste, la constitution interne du caractère. Cette dernière, en effet, ne peut être perçue, mais seulement déduite »²⁴. Le présupposé kantien selon lequel le

in : J. Albrecht et al. (éds.), *Energieia und Ergon, Studia in honorem Eugenio Coseriu*, Vol. 2, Tübingen, 1988, p. 29-46 ; P. Giacomoni, *Formazione e trasformazione, Forza e Bildung in W. v. Humboldt e la sua epoca*, Milan, 1988.

21. J.F. Blumenbach, *Handbuch der Naturgeschichte*, Göttingen, 1802, p. 19.

22. T. Lenoir, *The strategy of Life, teleology and mechanics in nineteenth century German biology*, Dordrecht et al., 1982.

23. M. Feingold, *The Newtonian Moment*, New York, Oxford, 2004.

24. W. v. Humboldt, *Le dix-huitième siècle*, in : Humboldt, *Le dix-huitième siècle, Plan d'une*

début de la connaissance se trouve dans les sens, fait naître une situation paradoxale : la force interne est le critère permettant de juger un caractère, en même temps elle n'est pas immédiatement connaissable par les sens. Comment Humboldt peut-il rendre compatibles ces indications en apparence contradictoires pour l'observateur de l'homme ? Le problème qui se pose ici comme chez Blumenbach et avant lui chez Newton, est de savoir comment on peut connaître une force d'après ses effets. Qu'est-ce qui dans ce cas peut être considéré comme un effet ? Non pas, comme nous l'avons vu précédemment, les œuvres réelles, non pas le résultat effectif d'une action, car cela signifierait confondre l'*Energeia* avec l'*Ergon*, l'activité avec l'œuvre. Pour parvenir au véritable objet de l'anthropologie, il fallait donc poser le problème d'un déchiffrement des phénomènes de la nature.

Le problème semble presque insoluble puisque la connaissance dont nous avons besoin pour pratiquer une nouvelle forme d'anthropologie, c'est-à-dire la connaissance de la force interne de l'individu, est précisément ce qui se soustrait à l'examen direct par les sens. C'est sans doute pour cela que la pensée de Humboldt paraît toujours un peu hésitante, comme si elle manquait de points fixes auxquels elle puisse se raccrocher. Le style fragmentaire d'un nombre important de ses écrits est peut-être à comprendre aussi comme une conséquence de cette aporie. Humboldt en était conscient depuis le début et dès ses premiers écrits, comme *De la religion* (Über Religion, 1789), il essaya de ne pas séparer le niveau des sens de celui de l'esprit. Dans les deux écrits sur la différence des sexes, qui datent du milieu des années 1790 et qui sont importants à bien des égards, il évoque la physionomie qui réapparaît dans les écrits anthropologiques et que l'on trouve aussi dans les lettres à Goethe sur le Musée des petits Augustin. Humboldt est tout à fait conscient du discrédit généralisé que rencontre cette discipline chez de nombreux savants, parmi lesquels également Kant et pas seulement Lichtenberg, et il déclare par conséquent d'emblée dans *Le dix-huitième siècle* qu'il est très facile dans ce domaine de confondre les images fallacieuses et les fantasmagories avec la science.

Mais sa prise de position explicite sur cette question est que si la physionomie n'est pas à considérer comme une source de connaissance, on doit cependant « l'étudier précisément et pleinement » et la considérer comme un « art destiné à affiner le regard de l'observateur plus qu'à sonder l'objet observé, et à nous guider dans les premiers pas »²⁵. Les traits physionomiques et la forme du visage, surtout envisagée dans le style de Lavater, « ne sont pas des hiéroglyphes moraux » qui nous dévoileraient une écriture codée de la nature, mais de « pures formes de la nature » qui ne sont pas sans importance lorsqu'il s'agit de juger un individu. Une remarque dans la première lettre sur le musée français est intéressante elle-aussi. Humboldt y affirme que le physionomiste doit renoncer aux lois parce qu'il connaît les « types » et la différence entre ces deux choses dit Humboldt « n'est certes rien d'autre que [ceci :] nous devons nous contenter de reconnaître comme

anthropologie comparée, Traduction de Christophe Losfeld, Introduction de Jean Quillien, Presses Universitaires de Lille, 1995, p. 114.

25. *Ibid.*, p. 118.

réel dans sa forme ce qu'il nous est impossible de comprendre comme nécessaire à partir de concepts ; seulement elle [cette différence] n'en est pas moins essentielle pour nous »²⁶.

Les types sont liés à des formes, à une organisation des parties autour d'un tout qui constitue une forme reconnaissable. Goethe n'était pas très éloigné de ce point de vue bien qu'il n'ait été intéressé que par ce qui est visible. La « morphologie » signifie précisément l'étude de formes ou de conformations. La physionomie utilise une méthode comparative qui distingue des types : ceci constituait une expérience commune aux deux amis. Mais Goethe cherche le général et Humboldt le spécifique, même si la méthode de l'observation comparative est apparentée. C'est pourquoi la physionomie est intéressante pour tous deux, mais elle n'est pas leur dernier mot ou la solution véritable. Humboldt ne trouvera une solution satisfaisante que dans ses écrits linguistiques : le caractère, c'est-à-dire la force interne d'un individu ou d'un groupe, d'une nation, peut en fin de compte être connu par les sens parce que l'être humain est une « créature terrestre sonore » (tönendes Erdengeschöpf)²⁷ qui se fait comprendre au moyen de sons audibles. Les langues sont des organismes vivants, perceptibles par les sens : elles sont les vrais signes du caractère d'un peuple et elles sont elles-mêmes à comprendre comme caractères, comme types. La « forme interne de la langue » est la structure typique qui différencie clairement une langue d'une autre, dont les mots, les tonalités et les sons perceptibles constituent, dans des formes déterminées et comparables, des organismes vivants qui sont en mesure d'exprimer de manière adéquate l'intériorité de l'homme.

Dans ce cas, même de petits peuples comme les Basques possèdent, s'ils forment une unité, une tradition et une langue communes et représentent un caractère toujours dynamique qui en fait un cas intéressant pour l'anthropologue comme pour le linguiste : « Caché entre les montagnes, un peuple (Volksstamm) habite des deux côtés des Pyrénées occidentales, qui a conservé à travers une longue série de siècles sa langue d'origine et, en bonne partie, son ancienne constitution et ses mœurs et qui s'est soustrait [...] aussi bien à l'œil de l'observateur qu'au glaive du conquérant : le groupe (Stamm) des Basques [...] qui, plus que tout, ont fait preuve de cet ancien esprit de liberté et d'indépendance que les écrivains grecs et romains, déjà, louèrent »²⁸. Les Basques sont un type, un tout qui doit être distingué des autres, mais aussi anthropologiquement et linguistiquement comparé, pour permettre la formation d'un concept plus riche de l'humanité.

Traduit de l'allemand par Céline Trautmann-Waller

26. *Ibid.*, p. 527.

27. W. v. Humboldt, *Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, in : *Wilhelm von Humboldts gesammelte Schriften herausgegeben von der königlichen preussischen Akademie der Wissenschaften*, éd. A. Leitzmann, vol. 6 : *Werke 1796-1799*, Berlin, 1907, p. 154.

28. W. v. Humboldt, *Die Vasken, oder Bemerkungen auf einer Reise durch Biscaya und das französische Basquenland im Frühling des Jahrs 1801*, in : du même, *Werke in fünf Bänden*, éd. A. Flitner et K. Giel, vol. 2 : *Schriften zur Altertumskunde und Ästhetik – Die Vasken*, p. 418-419.